

Fanny avait toujours vécu dans une grande ville, bercée en son enfance par le brouhaha, la pollution, dans un univers de béton. Elle s’y sentait à l’aise et ne l’aurait quittée pour rien au monde. Cependant, l’année de ses 20 ans, le destin en décide autrement. En effet, la disparition tragique de ses parents va bouleverser sa vie.

En se rendant dans le sud du Massif central sur le petit avion piloté par leur ami, le drame est survenu. Ce jour-là, le vent violent avait bousculé le plan des trois personnes désireuses d’atterrir sur l’aéroport du Larzac et de poursuivre en voiture de location la visite de la région : la Couvertoirade, le viaduc de Millau, les caves de Roquefort, le cirque de Navacelle, les gorges du Tarn, etc. Le pilote, pourtant chevronné, impuissant face aux éléments déchaînés, avait perdu le contrôle au moment de l’atterrissage. Pris dans un tourbillon, le léger coucou s’est mis à tourner en vrille pour finir par un crash sur le plateau désertique, laissant les trois occupants morts sur le coup. Une catastrophe pour Fanny.

En effet, elle vivait à Lyon chez ses parents dans un très bel appartement de location qui donnait sur la place Bellecour. Elle n'avait pour ainsi dire jamais quitté la ville sauf quelques rares fois à l'école primaire à l'occasion de sorties scolaires, en hiver à la montagne, au bord de la mer en juin. Elle y menait une vie culturelle riche et fréquentait les salles de cinéma, assistait à des concerts, des pièces de théâtre, etc. Elle sortait souvent au restaurant, dans les bars, faisait du lèche-vitrine, du footing au parc de la Tête d'or. Elle ne s'ennuyait pas et sa vie était bien remplie.

La mort de ses parents allait marquer un changement total dans son existence car, dans l'incapacité de payer le loyer de l'appartement, elle devrait le quitter mais pour aller où ?

Elle aurait souhaité rejoindre son frère qui tenait une poissonnerie dans les Côtes-d'Armor, mais il s'était montré réticent depuis qu'il vivait en couple avec Louane, jalouse de la sœur de son compagnon. Louane, une bosseuse, passait tout son temps à la poissonnerie auprès de Jacques qu'elle secondait. Elle s'occupait de la comptabilité, des commandes, servait les clients, etc. Faire rentrer l'argent dans sa caisse était le but de sa vie dans laquelle il n'y avait pas de place pour les sentiments. Elle était jalouse de Fanny qu'elle dénigrait en colportant qu'elle ne faisait rien de ses dix doigts du matin au soir à l'exception de se vernir les ongles. Après des études médiocres, elle

farnientait auprès de ses parents qui se désespéraient de la voir inactive. Elle faisait semblant de rechercher un emploi sur son ordinateur en priant le ciel de ne pas en trouver un. Louane, qui connaissait son manque d'ardeur au travail, ne désirait pas s'encombrer de Fanny, même pour une courte période. La jeune fille n'avait aucun espoir d'être aidée de ce côté-là. Il lui restait peu de temps pour mettre en vente les quelques meubles en sa possession et tout serait terminé, il ne resterait plus rien des souvenirs de son enfance et de sa jeunesse.

Ayant appris le décès de ses parents, une cousine de sa mère qui vivait dans l'Aveyron se proposa pour lui venir en aide et l'invita à passer quelque temps chez elle. Fanny ne connaissait que son prénom : Suzanne dont le contact avec ses parents se bornait à des échanges de cartes de vœux à chaque début d'année. Les parents répondaient à ses cartes par politesse mais sans plus. Mathilde évitait de parler de cette famille qu'elle avait quittée dans sa jeunesse et qui vivait dans une ferme à la campagne. À vrai dire, elle en avait honte et ne s'était jamais rendue chez elle depuis son mariage avec Jean-Jacques. Ils avaient la campagne en horreur, pourtant, Mathilde était issue de ce milieu campagnard qu'elle avait renié en rencontrant son mari. À cette époque-là, juste après la guerre, les parents de Mathilde vivaient dans une ferme où le confort laissait à désirer. Comme toutes les fermes de cette époque, elle était dépourvue de salle de bain et de WC. Pour faire leurs besoins, les

gens se rendaient à l'étable derrière les vaches. Quelle grande humiliation quelle honte ! Quand elle avait rencontré Jean-Jacques, un citadin de passage, elle avait préféré lui faire croire qu'elle était fâchée avec sa famille plutôt que de la lui présenter. Ils étaient partis à Lyon se marier dans l'intimité. Là-bas, elle se faisait passer pour une citadine avec beaucoup de manières qu'elle avait apprises en lisant les magazines, mais les gens n'étaient pas dupes. Pour ne pas la contrarier, Jean-Jacques faisait semblant de croire à son histoire de fâcherie mais il se doutait qu'elle lui cachait quelque chose. Donc à la maison, devant les enfants, il n'avait jamais été question de la vie à la campagne, devenue un sujet tabou, une tare.

Fanny se demandait si elle n'allait pas accepter la proposition de Suzanne ne serait-ce qu'un certain temps pour la dépanner. Que faire d'autre ? Elle n'avait pas le choix.

Finalement la perspective de changer d'univers provisoirement ne lui déplaisait pas. Elle avait sans doute hérité de l'esprit d'aventure qui animait son oncle paternel, un certain Philippe, parti en Afrique pour n'en plus revenir. Personne ne savait s'il était encore en vie, n'ayant jamais donné de ses nouvelles. Et puis le séjour dans l'Aveyron ne durerait guère, juste le temps de trouver un emploi qui la ramènerait à la ville, elle comptait sur sa copine Béatrice qui connaissait pas mal de monde dans le domaine journalistique. C'était une expérience à ne pas manquer

jusqu'à ce qu'elle soit capable de voler de ses propres ailes. Béatrice l'avait encouragée dans ce sens. « Tu m'enverras des SMS pour me raconter ta vie là-bas et aussi des photos du monde rural. »

Elle s'était faite à cette idée de partir dans l'Aveyron en imaginant qu'elle allait y tomber dans la Préhistoire ou du moins au Moyen Âge. Elle se représentait les paysans comme de petits êtres repoussants, courant, courbés dans les champs, au travail sans répit du soir au matin, n'ayant jamais de loisirs, moches et méchants. C'étaient les images qui lui venaient de son enfance pas si lointaine quand elle avait lu les contes de Perrault ou les fables de La Fontaine : la mort et le bûcheron, le savetier et le financier, la famille du Petit Poucet, etc. elle ne s'était jamais posé la question : est-ce que ces images étaient encore d'actualité à son époque. Pour elle, les maisons étaient des chaumières inconfortables où l'on faisait le feu sur le sol, avec des murs noirs de crottes de mouche, de la boue et du purin dans la cour. Malgré ces descriptions repoussantes qui noircissaient le tableau, elle se disait « ce sera une expérience, à 20 ans, il est temps que je bouge ».

Elle était prête à quitter la ville. Elle avait fait le tri de ses vêtements dont elle avait rempli une grande valise qu'elle avait laissée chez la concierge de son amie car elle pensait que ces tenues de la ville ne lui seraient d'aucune utilité à la campagne. Elle avait fait l'acquisition d'un tailleur sobre, gris anthracite ainsi

qu'elle imaginait vêtus les campagnards dans son esprit. Talons aiguille et robe de soirée, pantalon ne feraient pas partie du voyage. Elle ne devait pas se faire remarquer par sa tenue vestimentaire dans son nouveau milieu.

Le jour du départ arriva, c'était un mercredi, le dernier du mois de mai. À la gare Perrache, elle prit le train pour Rodez. Ensuite elle monta dans un bus qui, sur une route tortueuse, la conduisit à destination après 45 kilomètres de virages. Dans le bus des affiches attirent son attention, il est question d'une fête de la brebis et cela la fait rire. « Je connaissais la fête des Mères, la fête des Pères, ici on fête les brebis ! »

Elle n'a pas trop le temps de s'attarder sur le paysage car son estomac est chaviré par les virages qui s'enchaînent. Aucune agglomération, des forêts, partout des forêts. Enfin, le bus atteint le plateau où des espaces plats font place aux pâturages. Des tas de petits points blancs se distinguent au loin dans la verdure, ce sont les brebis qui par centaines peuplent le paysage. Enfin, des maisons annoncent une agglomération. Le bus s'est arrêté au centre d'un village qui paraît assez grand, en laissant descendre les trois passagers.

Fanny se trouve dans la rue avec sa valise en cherchant Suzanne du regard. Elle l'avait imaginée vêtue de vêtements noirs, avec un chapeau surmonté d'une plume d'oiseau, les jambes torsées cachées par des bas également noirs. Elle regarde autour d'elle et n'aper-

çoit personne correspondant à ce signalement. Est-ce que Suzanne aurait oublié de venir la chercher ? Fanny très déçue se demande ce qu'elle va faire et comment rejoindre sa parente ? Soudain, elle voit accourir vers elle une femme à la mine avenante cheveux attachés en queue de cheval, les yeux noirs rieurs. Elle porte un jean et un chemisier à fleurs et des baskets roses. Elle a du mal à croire qu'il s'agit de Suzanne âgée de près de 60 ans, mais celle-ci s'avance vers elle en lui disant :

– Bonjour Fanny, excuse-moi j'ai été retardée par un tracteur qui roulait à 20 km à l'heure devant moi. Tu ne m'as trop attendue j'espère ? Tu as fait bon voyage ?

Le visage de Fanny marque l'étonnement. Elle comprend qu'elle s'est méprise sur le look de la villageoise. C'est elle à présent qui paraît hors du temps avec son tailleur gris démodé et ses chaussures plates à lacets.

Elle n'a pas trop le temps de répondre, Suzanne poursuit :

– Il faudra que tu te trouves une tenue adaptée à ta nouvelle vie, tu es à la campagne ne l'oublie pas. Tu vas trouver du changement avec ta vie de citadine

Fanny, revenue de sa surprise répond :

– Bonjour Suzanne, je ne m'attendais pas à te voir dans cette tenue.

– À quoi t'attendais-tu ?

– Je croyais que les gens de ton âge étaient vêtus de noir.

Suzanne se met à rire aux éclats.

– Quelle idée ! Cela était bon il y a plus de 50 ans mais à présent tout le monde est vêtu de la même façon à la ville comme à la campagne. Va, tu t’y feras vite. Je prends ta valise et nous allons vers le parking où se trouve ma voiture.

– Comment tu sais conduire ?

Nouvel éclat de rire de la part de Suzanne.

– Il le faut bien, nous n’avons pas de moyens de transport public ici, ce n’est pas comme en ville où les gens ont le métro, le bus à leur disposition. Ici, il faut se débrouiller pour les déplacements donc tout le monde conduit par obligation.

Elles font quelques pas pour atteindre un halle couverte où sont garées des voitures.